

Raymond Roussel
L'Allée aux Lucioles

Avertissement de l'éditeur :

Nous avons retranscrit fidèlement le tapuscrit original. Seules les coquilles et les fautes d'inattention ont été corrigées. Les rares ajouts (mots ou ponctuation) qui nous ont paru nécessaires ont été mis entre crochets.

« Voici la lice, dit Clur... en me montrant vers notre droite, à travers de proches feuillages qui nous en dérobaient à demi la vue, une grande piste à laquelle aboutissait, par une courbe régulière, l'allée ombragée que nous descendions tous deux.

Quelques pas plus loin nous franchîmes la lisière du massif qui nous enveloppait et continuâmes de suivre notre allée parmi des pelouses émaillées de fleurs.

La lice, dès lors, s'offrait sans obstacle à nos regards.

C'était une vaste esplanade en sable fin, très unie, décrivant avec son pourtour, constitué par un petit mur de pierre qu'on eût facilement enjambé, une ellipse peu allongée dont le grand axe pouvait mesurer un hectomètre. De toutes parts cet ample espace était environné de pelouses fleuries où serpentaient des allées.

Des gens de classes diverses, quelque peu distants les uns des autres, occupaient l'intérieur de l'énorme champ clos, rangés de telle sorte que leur ensemble créait avec symétrie une seconde ellipse égalant presque la première.

Bientôt arrivés près de la lice, nous atteignîmes une large porte en fer à deux battants – ménagée dans le mur, sans le dépasser en hauteur, à l'un des deux points les plus rapprochés du centre de la figure formée par lui.

Clur... tira les battants et nous entrâmes.

La porte une fois franchie, en se tournant immédiatement vers la droite on voyait devant soi, fixée à plat sur terre, une grande plaque en marbre blanc, de forme carrée, dans laquelle, s'offrant alors à souhait pour la lecture était gravée en caractères d'or l'inscription suivante :

Rendus au but les premiers, nous prîmes tous deux patience en parlant des différentes circonstances auxquelles nous devons d'être, ce mardi 4 ... 19 ... réunis, à deux heures après midi, sur cette étrange piste.

Un an avant, à pareille date, le célèbre bibliophile Flavier était mort septuagénaire dans son château de..... en Seine-et-Marne.

Fort riche et seul au monde, Flavier avait, de temps immémorial consacré le tiers de son revenu à l'achat de livres rares, qui tous venaient prendre place à dans une immense pièce octogone du rez-de-chaussée entièrement aménagée en bibliothèque.

Flavier, ne quittant guère son château, s'adonnait continuellement à la lecture, sa seule passion – non, cependant, sans recevoir parfois quelques fidèles amis, que charmait sa conversation de profond érudit captivant et simple ; j'avais le bonheur de compter parmi ceux-là, et les heures que je passais à me laissent toujours un merveilleux souvenir.

Quoique sédentaire, Flavier ne reculait devant aucune expédition lorsqu'il s'agissait de voir lui-même sur place, avant de se décider à l'acquiescer ou à le laisser, tel livre précieux signalé en n'importe quel point des deux hémisphères. Tous les ouvrages ayant le prestige de la rareté l'intéressaient au même degré à quelque famille qu'ils appartenissent : recueils de vers, de maximes ou de pamphlets, romans, pièces, mémoires, correspondances, atlas, œuvres philosophiques, pages de critiques, volumes traitant d'art, de science, de religion ou d'histoire, de sport, de jeux, de voyages ou de gastronomie. Peu à peu les murs de la pièce octogone s'étaient complètement garnis de livres – ainsi que ceux de plusieurs salles secondaires adjacentes. Et, sur la fin de sa vie [,] Flavier passait à juste titre pour posséder dans son château une des plus belles bibliothèques privées du monde.

Publié dans les journaux presque au lendemain de son décès, suivant une injonction contenue dans ses premières lignes, son libre testament de célibataire opulent avait fait grand bruit.

Flavier voulait qu'un an après sa mort certain concours spécial, auquel tout postulant serait admis à prendre part, eût lieu à même. Chaque émule devrait y montrer le fruit d'un travail personnel, dont le genre pouvait être choisi par lui avec une entière indépendance. Au moyen de la majorité absolue un jury désignerait, parmi les résultats présentés, celui qui, par son mérite, surpasserait tous les autres. Et l'auteur couronné posséderait par héritage le château et le parc de ainsi qu'une rente

juste suffisante pour l'entretien de son nouveau domaine, – qu'il lui faudrait conserver intact avec son contenu, sans nulle faculté de louer, de vendre ou d'hypothéquer. Quant au restant de sa fortune, Flavier le léguerait à plusieurs sociétés de bienfaisance.

Le but du bibliophile, en instituant pareil concours, était de susciter maints efforts aptes à engendrer d'éclatantes choses. Et pour perpétuer le souvenir d'une joute qui ne pouvait manquer d'être glorieuse, il ordonnait qu'elle s'accomplît, dans son parc, sur une région déterminée qu'on transformerait pour le grand jour en une sorte de lice romaine.

Jadis, chez les Latins, quiconque pénétrait dans une lice pouvait, le seuil sitôt dépassé, voir, après un quart de conversion à droite, différents noms se présenter favorablement à lui, marqués en lettres d'or dans une immense plaque de marbre horizontale, qui, blanche et carrée, tenait solidement au sol. Formant une série de colonnes aussi longues que possible, ces noms étaient ceux des gladiateurs ayant combattu sur la lice. Une marge ménagée à gauche montrait le mot « Tuli » tracé en or devant la pointe médiane d'une grande accolade d'or faite pour embrasser le complet ensemble des noms ; l'expression « Je portai » émanait soi-disant de la lice elle-même, qui était censée énumérer ensuite tous les lutteurs qui avaient comparu sur le sable. À chaque combat de nouveaux noms venaient s'ajouter aux anciens ; et, vu les importantes dimensions adoptées par les plaques de ce genre, nulle ne fut jamais entièrement pleine.

Or Flavier désirait que pour la joute instituée par lui on se conformât à cet usage en mettant en place voulue, sur la future lice de son parc, une plaque de marbre blanc à caractères d'or, dans laquelle le vocable « Tuli » engloberait à souhait les noms des concurrents. Lice et plaque devraient par la suite être à tout jamais respectées ; et c'est par elles que s'éterniserait la mémoire de l'illustre tournoi.

Seules, en somme, de nobles et louables espérances aiguillonneraient les jouteurs. Toute pensée de lucre se trouvant écartée pour eux par les diverses prescriptions de défenses contenues dans le testament, il ne leur resterait en effet comme appât que la perspective des immenses joies intellectuelles inhérentes au fait de posséder, pour pouvoir s'en repaître l'esprit, l'incomparable bibliothèque du château, qui, fort simple – ainsi que le parc, dépourvu d'essences rares – n'offrait, par lui-même, nul attrait.

Aux approches de sa fin, Flavier avait exposé son plan d'outre-tombe à ses amis – et choisi dans leur groupe en vue du concours, parmi ceux qui lui déclaraient n'avoir pas l'intention de jouter, un jury de neuf membres, nommés ensuite dans son testament. Je me trouvais au nombre de ces derniers – ainsi que le poète Clur... désigné par Flavier, dont il était le plus intime familier, pour employer librement un petit legs spécial uniquement consacré à l'organisation du fameux assaut.

À Clur... seul était donc revenu le soin de diriger les travaux pour l'aménagement complet de la lice – et de s'occuper de toutes choses concernant la curieuse épreuve.

Le premier anniversaire de la mort du bibliophile tomba sur un jour sec et lumineux. Clur... n'eut donc pas à user de certain droit que lui conférait un court passage du testament touchant la remise du tournoi en cas de pluie. Pendant la matinée les adversaires, un par un, arrivèrent à et furent reçus par Clur..., qui, installant chaque nouveau venu sur tel point de la lice, faisait aussitôt graver puis dorer son nom dans la plaque de marbre voisine du seuil, en ayant recours à un habile ouvrier tout prêt pour cette besogne.

§

L'assaut devait commencer vers deux heures. Peu à peu les autres membres du jury nous avaient rejoints, et, depuis un moment, nous étions tous les neuf rassemblés sur la lice – non loin de la porte, dont le dernier envahisseur avait, sitôt entré, refermé les deux battants.

Clur... se fit guide et nous marchâmes pendant un instant, longeant la plaque de marbre, qui se trouvait maintenant à notre droite ainsi que le mur. Chacun de nous, carnet et crayon en mains, s'appropriait à prendre des notes.

Arrêtés au bout de quelques pas, nous tournâmes le dos au mur, faisant ainsi face à un petit vieillard alerte que Clur... nous présenta. C'était le concurrent Pierre Lannoy.

Lannoy prit alors la parole pour nous renseigner sur lui-même et sur l'ensemble d'objets offerts à nos regards.

Bouquiniste rue de en plein quartier latin, Lannoy, très épris

de son métier, ne se plaisait qu'au milieu de la poussière des livres et consacrait à la lecture tous les loisirs que lui laissait sa clientèle.

Il renouvelait constamment sa marchandise en achetant à bon compte des volumes de toutes sortes, soit dans les ventes publiques, soit aux nombreux particuliers qui venaient chaque jour dans sa boutique lui faire des offres.

Quand les journaux publièrent le testament de Flavier, un vif désir lui vint de prendre part au grand tournoi projeté, dont l'incomparable enjeu était bien fait pour le fasciner.

Peu après il acquit à l'hôtel Drouot, entre autres livres, *L'Allée aux Lucioles* de Lavoisier, ouvrage préfacé par l'auteur et assurément fort rare, car à son su, nul catalogue ne l'avait jamais mentionné.

Élu en 1768, à l'âge de vingt-cinq ans, membre de l'Académie des sciences, Lavoisier, par ses publications sensationnelles et sa renommée précoce, avait fort intrigué Frédéric le Grand.

Aussi, l'année suivante, fit-il partie, pendant tout l'été, de la pléiade de grands esprits dont s'entourait toujours à Sans-Souci le roi-philosophe.

L'endroit que préférait le souverain pour passer dans son parc les soirées chaudes était « l'allée aux Lucioles »[,] large avenue de où foisonnaient les mouches luisantes. Là, installés sur des sièges champêtres, Frédéric et ses hôtes devisaient longuement, tandis que partout autour d'eux s'allumaient et s'éteignaient sans cesse par centaines de vivantes étincelles, qui volaient de branche en branche dans les ramures ou traversaient l'allée. Et le roi ne se lassait jamais d'admirer ce féerique spectacle.

Or, en 1769, l'été fut brûlant, et Frédéric, fuyant chaque soir l'air étouffant de ses salons, fréquenta l'allée aux Lucioles avec une assiduité particulière.

Rentré à Paris au début de la saison froide, Lavoisier, pour se désabsorber pendant les rares loisirs que lui laissait la chimie, fit un livre avec les mille souvenirs attrayants rapportés de son séjour à Sans-Souci parmi nombre d'hommes illustres en tête desquels brillaient Voltaire et Pigalle.

La dernière page écrite, comme il hésitait fort entre plusieurs titres dont aucun ne le satisfaisait, il s'aperçut que la majeure partie de ses récits avait pour cadre l'allée aux Lucioles, lieu habituel des longues causeries nocturnes d'où venaient presque tous les éléments de son volume ; aussitôt il adopta joyeusement pour la couverture le nom poétique de la fameuse allée de